Vincent LEFÈVRE, Aurore DIDIER, Benjamin MUTIN
(eds.), *South Asian Archaeology and Art 2012.*
Volume 2, *South Asian Religions and Visual Forms*
in their Archaeological Context

Turnhout, Brepols, 2016, p. 381-776. Illustrations.

Emmanuel Francis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45029>

DOI : 10.4000/assr.45029

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 327-329

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Emmanuel Francis, « Vincent LEFÈVRE, Aurore DIDIER, Benjamin MUTIN (eds.), *South Asian Archaeology and Art 2012. Volume 2, South Asian Religions and Visual Forms in their Archaeological Context* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 11 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45029>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Vincent LEFÈVRE, Aurore DIDIER, Benjamin MUTIN (eds.), South Asian Archaeology and Art 2012. Volume 2, South Asian Religions and Visual Forms in their Archaeological Context

Turnhout, Brepols, 2016, p. 381-776. Illustrations.

Emmanuel Francis

RÉFÉRENCE

Vincent LEFÈVRE, Aurore DIDIER, Benjamin MUTIN (eds.), South Asian Archaeology and Art 2012. Volume 2, South Asian Religions and Visual Forms in their Archaeological Context, Turnhout, Brepols, 2016, p. 381-776. Illustrations.

- 1 Ce livre est le second volume des actes de la vingt-et-unième conférence internationale bisannuelle de l'European Association for South Asian Archaeology and Art (EASAA), qui s'est tenue du 2 au 6 juillet 2012 à Paris, à l'École du Louvre. L'EASAA cible en priorité les résultats de travaux de terrains (y compris l'étude des collections muséales), les nouvelles interprétations et la documentation, en archéologie, histoire de l'art et de l'architecture, culture matérielle, numismatique et épigraphie de l'Asie du Sud (p.393). Ce volume comprend vingt-six contributions classées par ordre alphabétique des auteurs et couvre la période historique. La table des matières du premier volume, couvrant pour sa part la préhistoire et la protohistoire, est également fournie.

- 2 L'on regrettera l'absence d'introduction au volume (l'on se contentera d'un « foreword » d'une page, p. 393), d'index et de système de translittération uniforme (le choix de celle-ci étant laissé aux auteurs). Si l'ouvrage est abondamment illustré, la qualité des reproductions, trop souvent peu ou pas lisibles malgré le recours à un papier glacé, déçoit d'une manière générale (voir par exemple p. 507 et suivantes, 581, 586, etc.).
- 3 Les articles, que l'on doit parfois à de grands noms du domaine, sont en général courts. Ils sont de qualité et d'intérêt inégaux, ce qui est malheureusement trop souvent le lot des actes de conférence. Cela étant dit, ce volume a le mérite d'exister et l'on y trouve, conformément à la vocation de l'EASAA, des mises à jour utiles concernant des sites importants, connus de longue date ou récemment fouillés. Le volume illustre également la diversité religieuse de l'Asie du Sud avec des contributions portant sur le bouddhisme, l'hindouisme, le jainisme et l'islam.
- 4 Plusieurs articles sont consacrés à des sites et/ou des styles spécifiques. Ainsi, à propos de Hadda (Afghanistan), P. Cambon livre, dans une approche somme toute très classique, une analyse du style, de la date et du contexte de l'« esprit aux fleurs », un relief en stuc, tandis que C. W. Schmidt propose la reconstruction d'une niche peinte, deux pièces conservées au Musée Guimet. S. Gill et H. P. Ray proposent un article d'introduction sur le site bouddhique de Sanghol (Pendjab indien), informatif, mais probablement voué à devenir caduque. J.-F. Salles, M.-F. Boussac, B. Helly, E. Laroze et C. March présentent un rapport actualisé sur les neuf campagnes de fouilles à Mahāsthān (Bengladesh), en se focalisant sur les phases anciennes du site (jusqu'au VIII^e s.), confrontant notamment résultats de fouilles (dégagement de remparts) et sources historiques. M. W. Meister, L. M. Olivieri et M. Vidale font état de la restauration du Gumbat (« dôme ») at Balo-Kale, un *vihāra* (résidence de moines) bouddhique dans le Swat en Afghanistan, des résultats de datation C¹⁴ qui permettent de situer sa date au II^e-III^e s. de notre ère et des fouilles, qui ont mis au jour son enceinte et des plates-formes. G. J. R. Mevissen, prenant pour point de départ des fragments d'un jambage de porte ornés de Sūrya (dieu soleil) à Pātharghāṭa (Bihar, Inde), compare des exemples similaires et en propose une typologie. Il conclut qu'il devait y avoir un temple de Sūrya à Pātharghāṭa à la haute période des rois Pāla. M. L. Smith et R. K. Mohanty décrivent les différentes phases d'occupation du site de Śīsupālgarh (Orissa, Inde).
- 5 D'autres contributions traitent de la constitution de corpus architecturaux ou de la diffusion des styles. K. Behrendt poursuit, dans une modeste contribution, son étude de la diffusion et de la survie de formes iconographiques du style du Gandhāra (Pakistan et Afghanistan). Revenant brièvement sur la figure du Buddha émacié, il traite de la fortune contrastée de deux autres images (Dīpaṅkara, Parinirvāṇa du Bouddha). J. A. B. Hegewald s'intéresse au style Māru-Gurjara, dénomination préférée au label dynastique Solāṅkī, l'approchant notamment sous l'angle de ses connotations religieuse, politique et identitaire. Elle décrit les caractéristiques principales de ce style attesté du X^e au XIII^e s. au Rajasthan et au Gujerat, associé à des temples jaïns Digāmbara et hindous, et en donne des exemples. Elle en étudie ensuite le renouveau au XV^e s. dans sa région d'origine, mais aussi sa réinvention et son appropriation ailleurs en Inde, où des migrants jaïns l'ont diffusé et où il devint emblématique du Jainisme Śvetāmbara. S. Mondini étudie le patronage architectural d'obédience soufie dans le Deccan (sud de l'Inde, XIV^e-XVI^e s.), identifiant plusieurs sources dont s'inspire cette architecture. R.

Sultana donne un corpus préliminaire de monuments Durrani (1717-1818) dans la province de Khyber Pakhtunkhwa (Pakistan).

- 6 La confrontation des sources textuelles et archéologiques est au cœur de la contribution de P. Brancaccio, dans laquelle elle se demande si la tension perceptible dans le bouddhisme textuel à propos de l'ascétisme le plus strict se reflète dans les images. Elle conclut que les attitudes furent différentes selon les régions, contrastant notamment le Deccan et le Swat. K. Karttunen donne une note, dans laquelle il compare la description de *Pāṭaliputra* (Patna, Bihar, Inde) par Mégasthène en regard des dernières découvertes et interprétations de l'archéologie.
- 7 Une grande partie du volume est consacrée à l'iconographie : constitution de corpus, documentation de nouvelles images, nouvelles interprétations. M. H. Bhuiyan décrit pour la première fois des images, de dates diverses, provenant d'un monastère moderne au Bangladesh : un Jambhala (XII^e s.), une Cuṇḍā (VI^e-VII^e s.), quelques fragments et des plaques en terre cuite représentant des sangliers. R. Ghosh nous présente un corpus de quinze images d'une forme terrible de Śiva provenant du Bengale, dont il n'existe pas de descriptions textuelles connues. Il passe en revue les différentes interprétations proposées. Il note sur certaines images la présence de figures asservies couvertes des pustules et suggère un lien à la variole et à Śītālā (déesse de la variole), elle-même représentée sur deux images. Ce corpus relèverait d'une iconographie brahmanique absorbant des divinités populaires protectrices. R. Ghosh nous présente ensuite d'autres images (trois Viṣṇu et une Tārā), portant des inscriptions dédicatoires. C. Basu traite de la plus ancienne image de Sarasvatī (identifiée comme telle dans son inscription du II^e s.) dont les attributs évoquent la connaissance et l'ascétisme (manuscrit et rosaire). Il soutient, un peu rapidement, que sa position accroupie connote l'abondance et la création et aurait été adoptée afin de rendre l'image attractive pour un plus grand nombre de dévots. V. Filliozat interprète des scènes narratives sur des piliers du temple de Trailokyēśvara/Mallikārjuna à Paṭṭadakal (Karnataka, Inde du Sud, VIII^e s.). Ses nouvelles interprétations (Citrasenā ; Duśśālā ; *samudramanthana* avec un singe ; Gajakacchapa) sont concluantes. A. J. Gail explore l'application de la notion littéraire de *śleṣa* (double sens) dans la sculpture en lui donnant une acception très large. Les exemples qu'il donne ne sont pas tous convaincants. Un Garuḍa serait aussi un portrait du roi Mānadeva, pour la seule raison qu'une inscription de ce roi lui est adjacente. Des figures bouddhiques porteraient des attributs des dieux hindous Viṣṇu et de Śiva, mais ce qu'il identifie comme un disque et une conque pourraient être en fait, respectivement un rosaire et un lotus (dont on semble distinguer la tige dans la paume de la main qui le tient, fig. 6). Le Liṅgodbhava du Bayon au Cambodge apparaît, plutôt qu'un double-entendre, comme une version bouddhique du shivaïte Liṅgodbhava. E. Parlier-Renault s'intéresse au Śiva Mahāyogin d'Ellora (Maharashtra, ouest de l'Inde). Elle l'analyse comme une combinaison de Dakṣiṇāmūrti et de Lakulīśa, deux figures du maître spirituel associés chacune à des régions spécifiques de l'Inde. Notant qu'il est assis sous un arbre qui mêle deux essences (l'*aśvattha* et manguier), l'auteure s'interroge sur leurs connotations respectives. La première représenterait la connaissance et la seconde le plaisir, faisant de la sorte du Mahāyogin d'Ellora la représentation d'un Śiva sublimant les opposés. T. Tanabe propose une nouvelle interprétation des scènes dionysiaques dans l'art bouddhique du Gandhāra. Allant à l'encontre des interprétations habituelles moralisantes (mise en garde contre les plaisirs sensuels), il défend, à l'aide de sources textuelles, que ces

scènes représentent le ciel des « trente-trois (dieux) » (Trāyastriṃśa) et les plaisirs sensuels qu'il procure. Pareilles images témoigneraient du patronage laïc, dont les préoccupations étaient bien différentes de celles des moines. F. Tagliatesta suggère le transfert iconographique de l'Inde bouddhique à l'Italie chrétienne (fresques médiévales), via l'Afghanistan, de thèmes inspirés de la vie du Bouddha : ses rencontres avec un mort et un moine. L'auteur admet que ce sont des hypothèses et sa contribution ne clôt pas le débat sur l'origine orientale de ces thèmes (la rencontre de squelettes) dans l'art italien. M. Zin s'intéresse à l'iconographie bouddhique du pays Āndhra (sud-est de l'Inde), aux thèmes qui y sont peu représentés (ou plus représentés, après une certaine époque) ou non identifiés par manque de parallèles textuels. Elle s'interroge en particulier sur la division des reliques du Bouddha en huit portions. Elle suggère qu'une tradition propre au pays Āndhra lie les rois Sātavahāna à la relocalisation de la huitième portion des reliques originellement déposée, selon la tradition, à Rāmagrāma dans le nord de l'Inde où des éléphants (*nāga*) l'adorèrent, transmutée en adoration d'un *stūpa* (édifice supposé contenir des reliques du Bouddha) par des serpents (*nāga* également).

- 8 Enfin, plusieurs contributions sont moins aisées à intégrer dans les catégories précédentes. B. Cifuentes s'intéresse à deux ensembles de tablettes en terre cuite, des offrandes votives bouddhiques originaires de Bodh Gayā (Bihar, Inde du Nord) et provenant de la collection d'Alexander Cunningham déposée au British Museum. À propos des inscriptions bouddhiques de donation du Deccan, G. Rees note qu'elles concernent principalement le patronage architectural et peu les besoins quotidiens des moines, pour lesquels il faut trouver d'autres sources pour déterminer comment ils étaient assurés. A. Samuel nous fait découvrir les *mata-ni-pachedi*, des tissus de coton peints du Gujarat (ouest de l'Inde). Elle nous en explique les techniques de fabrication et l'usage lors de rituels propitiatoires à la Déesse (délimitation de l'espace du sacrifice, instrument de possession du prêtre qui porte le tissu sur ses épaules) et en étudie l'iconographie. D. M. Srinivasan s'intéresse à la figure de la déesse Lakṣmī, au-delà de la seule iconographie. Elle cherche à comprendre de qui elle a été la parèdre avant de devenir vers le milieu du premier millénaire celle de Viṣṇu. De l'identité des partenaires de Lakṣmī dans des périodes anciennes (Indra, Bali, Kubera, Dharma), elle conclut que Lakṣmī, avant son association avec Viṣṇu, représente plus la souveraineté que la prospérité. Elle ne serait pas versatile (*contra* Minoru Hara, « Śrī-Mistress of a King », *Orientalia Suecana*, 45-46, 1996-97, p. 33-61), mais choisirait les rois victorieux. On l'aurait associée à Viṣṇu, dès lors que ce dieu fut, en tant que protecteur, lié la royauté terrestre. D. M. Srinivasan discute enfin un type de monnaies Gupta, dont le couple au revers serait une sorte d'image duelle : la figure masculine assise à côté de Śrī/Lakṣmī serait Viṣṇu, le dieu suprême, et le roi terrestre, son incarnation.
- 9 Comme on le constatera, le volume s'adresse plus particulièrement aux historiens d'art et aux archéologues, mais l'historien des religions pourra mettre à profit certaines contributions qui traitent de la connotation identitaire d'un style architectural (Hegewald), de tissus utilisés lors de rituels (Samuel), de réinterprétations locales de légendes bouddhiques (Zin), de grandes figures divines (Srinivasan), de la confrontation entre textes et archéologie ou, autrement dit, entre doctrines et pratiques religieuses (Brancaccio, Tanabe), ou encore de la nature du patronage (Rees).